

VOYAGE  
DE G. MARINER  
AUX ILES TONGA.  
(1805 A 1810.)

La conduite bienveillante des naturels de Tongatabou, Eoua et Anamouka envers les navigateurs européens avait valu à l'archipel, dont elles sont les îles les plus remarquables, le nom d'îles des Amis. Cependant ces mêmes insulaires se comportèrent assez mal envers d'Entrecasteaux pour lui inspirer des soupçons sur leur bon caractère, et l'on a vu dans d'autres relations que l'on devait faire peu de fond sur leur douceur apparente. Les aventures de Mariner prouvent, comme l'avaient supposé plusieurs voyageurs, que la crainte seule empêche ces hommes à demi-civilisés de se porter à des actes de cruauté envers les étrangers qui abordent leurs côtes.

G. Mariner s'était embarqué sur un navire expédié dans le grand océan, pour faire des prises

jusqu'à une latitude déterminée, et ensuite s'occuper de la pêche de la baleine. Le bâtiment était de cinq-cents tonneaux, portait vingt-quatre canons de neuf, et avait quatre-vingt-seize hommes d'équipage. On fit voile de l'embouchure de la Tamise le 12 février 1805; le 17 juin on doubla le cap Horn; après différens exploits, on attérit à Ovaïhy, pour remédier à une voie d'eau; ensuite on alla dans les îles voisines pour se ravitailler. Plusieurs matelots avaient déserté; ils furent remplacés par des indigènes de ces îles. Cependant le bâtiment faisait encore de l'eau; on décida de relâcher à Taïti pour se radouber. L'inexpérience du capitaine fit manquer cette île; le 25 novembre 1806 on accosta Lefouga vers quatre heures après midi.

« Plusieurs chefs vinrent aussitôt à bord, dit Mariner, et nous apportèrent un gros cochon rôti et des ignames: ils étaient accompagnés d'un naturel d'Ovaïhy, nommé Touaï-Touïa qui, parlait un peu anglais. Cet homme s'efforça de convaincre notre capitaine des dispositions amicales des insulaires. Cependant un de ses compatriotes qui étaient à bord, dit qu'ils leur soupçonnait de mauvaises intentions; il conseilla au capitaine de les surveiller et même de les chasser du vaisseau, à l'exception de quelques chefs qui flattés de cette distinction et se voyant bien traités,

pourraient rendre des services. Aveuglé par une fatale prévention, le capitaine, bien loin d'écouter ces avis salutaires, fit sortir de sa présence l'homme qui les lui donnait et le menaça même d'un châ-timent honteux.

Le dimanche 30 novembre le capitaine ordonna aux matelots de caréner le bâtiment : au lieu d'obéir, ils se regardèrent les uns les autres, et quelques-uns refusèrent positivement. Ils désiraient aller à terre, comme on le leur avait permis, tous les dimanches dans nos différentes relâches ; d'ailleurs les naturels les y excitaient. Il est quelquefois très-difficile dans de telles circonstances de maintenir le bon ordre et la subordination dans un équipage ; le mauvais état du navire exigeait peut-être qu'on y travaillât assidûment. Le capitaine irrité de ces symptômes de mécontentement, dont il était en grande partie la cause par sa conduite arbitraire et capricieuse, sembla dans ce moment avoir absolument perdu le jugement qui lui était si nécessaire. Les matelots étant venus lui demander la permission de s'absenter, il leur dit d'aller au diable, s'ils le voulaient, mais qu'ils ne descendraient pas dans l'île que l'ouvrage à bord ne fût achevé ; en même temps, il leur enjoignit de quitter le gaillard d'arrière. Ils se retirèrent à l'instant : quelques momens après un matelot tenant à la main un stylet espagnol, s'élança

à la mer en jurant qu'il le passerait au travers du corps du premier drôle qui voudrait l'arrêter ; trois autres suivirent son exemple, et emportèrent leurs hardes ; enfin en moins d'une heure il y en eut quinze de plus qui gagnèrent de même l'île à la nage.

Dans l'après-midi les matelots restés à bord vinrent se plaindre au capitaine de ce que beaucoup d'Indiens, armés de massues et de lances, s'étaient rassemblés dans les entreponts, et dirent que leur conduite donnait lieu de les soupçonner du projet de vouloir s'emparer du bâtiment. Sur ces entre-faites j'étais dans la chambre assis avec le capitaine, M. Dixon, un des officiers, et deux chefs, dont un se nommait Vaca-ta-Bola. Etant sorti, je rencontrai sur le pont les matelots qui allaient parler au capitaine. Il n'eut pas d'abord l'air de faire beaucoup d'attention à ce nouvel avertissement du danger qui le menaçait. Toutefois, lorsque je lui eus confirmé la vérité du récit qu'on lui faisait, et qu'à tout événement la prudence demandait qu'il vérifiât les choses pour calmer les inquiétudes de l'équipage, il se rendit sur le pont, tenant Vaca-ta-Bola par la main. Dixon les suivit avec l'autre chef. Je remarquai que ces deux Indiens pâlirent : ils paraissaient fort agités ; ce que j'attribuai à la crainte causée par le mouvement qui avait lieu dans le vaisseau, et dont ils

semblaient ignorer la cause ; mais ils croyaient leur complot découvert et leur mort assurée.

Quand on leur eut dit que le capitaine n'aimait pas à voir à bord tant d'hommes armés de massues et de flèches , ils s'empressèrent de jeter leurs armes à la mer , et chassèrent leurs compatriotes hors du navire. Je remarquai cependant que ces Indiens avaient eu grand soin de faire passer de main en main leurs meilleures armes dans leurs pirogues. J'attribuai cette précaution à leur envie de ne pas les perdre ; car ils se défaisaient sans répugnance de celles qui n'étaient pas bonnes. Le capitaine de son côté , pour éloigner toute apparence d'hostilité , fit descendre dans l'entrepont les haches de combat , les piques d'abordage et les autres armes.

Le soir , lorsque les naturels se furent retirés , le charpentier et le voilier représentèrent au capitaine qu'il conviendrait d'avoir les fusils à portée , et de placer des sentinelles sur le pont pour empêcher les naturels d'entrer , parce que leur grand nombre empêchait de travailler. Par malheur cet homme entêté fut sourd à ces avis salutaires , et ne prit aucune mesure.

Le lendemain lundi , 1<sup>er</sup> décembre , jour fatal , les naturels commencèrent dès huit heures du matin à se rassembler sur le vaisseau ; ils furent bientôt au nombre de trois cents. Vers neuf heures

Touaï-Touaï arriva , et invita le capitaine à descendre à terre pour examiner le pays. Celui-ci accepta sur-le-champ la proposition , et partit sans armes. Une demi-heure après , étant dans l'entrepont , je m'approchai de l'écouille , afin d'y mieux voir pour tailler une plume. Je regardai en l'air ; je vis Dixon qui , debout sur un canon , s'efforçait par ses signes d'empêcher un plus grand nombre d'Indiens de venir à bord. En ce moment ils jetèrent un grand cri , et l'un d'eux terrassa Dixon d'un coup de massue. M'apercevant trop clairement de ce dont il s'agissait , je me retournai pour courir à la chambre aux armes. Un Indien me saisit par la main. Heureusement je me débarrassai de lui , et je parvins à la chambre aux armes , où je trouvai le tonnelier. Regardant la soute aux poudres comme l'endroit le plus sûr , nous nous y réfugiâmes. Nous eûmes d'abord l'idée de faire sauter le vaisseau , afin de faire , comme Samson , périr nos ennemis avec nous. Plein de cette idée , j'allai dans la chambre aux armes pour y prendre une pierre à fusil et un briquet ; mais je fis trop de bruit en dérangeant les piques d'abordage qui étaient dessus la caisse aux fusils. Craignant d'attirer l'attention des Indiens dans ce moment où le tumulte sur le pont avait presque entièrement cessé , je retournai vers le tonnelier , qui était épouvanté du sort qu'on nous réservait. Je lui

proposai de monter sur le pont, et de nous faire tuer pendant que les Indiens étaient encore échauffés par le carnage, plutôt que de nous exposer, par un plus long délai, à toutes les cruautés de ces barbares. Le tonnelier consentit à me suivre. Je montai donc dans la chambre aux armes, et soulevant l'écoutille, je vis Touai-Touai et Vaca-ta-Bola examinant l'épée et d'autres armes du capitaine qui étaient sur son lit. Comme ils me tournaient le dos, je levai entièrement l'écoutille, et je sautai dans la chambre. Touai-Touai se retourna. Je lui montrai mes mains vides, pour lui faire voir que j'étais désarmé, et à leur merci; je leur dis bonjour, en me servant d'une expression amicale usitée, aux îles Sandwich, et je demandai si l'on voulait me tuer, que j'étais prêt à mourir. Touai-Touai me répondit qu'on ne me ferait pas de mal, parce que les chefs étaient déjà maîtres du bâtiment; puis il s'informa du nombre des personnes qui étaient en bas. Je dis qu'il n'y avait que le tonnelier, et je l'appelai; car il ne m'avait pas accompagné. Touai-Touai nous conduisit sur le pont vers un des chefs qui avait dirigé le complot. Le premier objet que je vis aurait suffi pour glacer le cœur de l'homme le plus hardi; c'était un petit homme replet, nu, ayant sur une de ses épaules une veste de matelot ensanglantée, et sur l'autre sa

massue toute dégouttante de traces du carnage. Le clignotement continuel d'un de ses yeux et le mouvement convulsif d'un côté de sa bouche rendaient son aspect encore plus hideux. Sur une partie du pont étaient étendus vingt-deux cadavres nus, et rangés avec ordre près les uns des autres, et la tête tellement fracassée, qu'il aurait été impossible d'en reconnaître plus de trois. Un Indien venait de les compter; il en fit le rapport à un chef. Ensuite on les jeta à la mer, et on nous mena devant lui. Il sourit en nous regardant, probablement parce que nous étions fort sales; puis il me remit entre les mains d'un chef subalterne pour me transporter à terre. Le tonnelier resta sur le vaisseau.

Chemin faisant, mon conducteur me dépouilla de mes vêtemens et même de ma chemise. Le hasard qui m'avait fait échapper à la mort ne me paraissait pas un bonheur; je ne savais quel sort m'était réservé; je sentais une sorte d'indifférence pour ce qui pouvait m'arriver: ma seule consolation était de songer que j'allais être égorgé en arrivant par la main d'un chef dont la cruauté n'aurait pas été assouvie par le massacre qui venait d'avoir lieu. Je pensais que de tous mes compagnons qui s'étaient trouvés à bords, le tonnelier et moi nous étions les seuls qui eussions échappé à la mort. Quant à ceux qui la veille

avaient quitté le vaisseau, je supposais qu'on s'était au moins assuré de leurs personnes, et qu'ils attendaient comme moi, avec anxiété, si la mort ou une servitude dégradante serait leur partage.

En débarquant on me fit partir pour Co-Oulo, canton le plus septentrional de l'île. Je vis, sans en être trop affecté, le cadavre du capitaine étendu sur le rivage : mes conducteurs me demandèrent de vive voix et par signes s'ils avaient bien fait de le tuer; je ne répondis pas; alors l'un d'eux leva sa massue pour m'en frapper : un chef supérieur l'en empêcha, et me fit embarquer sur une grande pirogue à voiles. J'observai sur la plage un vieillard de mauvaise mine qui brandissait sa massue : un jeune homme qui venait d'entrer dans la pirogue, me montra du doigt un feu allumé à quelque distance, et prononça en même temps le mot *maté*, qui dans tous les idiomes du grand océan signifie tuer : ses gestes semblaient indiquer qu'on allait me rôtir. Cette idée me tira de mon assoupissement moral; les inquiétudes que je conçus étaient bien naturelles à la vue de tout ce qui m'environnait. Un heure après beaucoup d'insulaires s'approchèrent, me firent sortir de la pirogue, et me conduisirent vers le feu; je vis étendus auprès les corps des trois matelots qui les premiers avaient déserté du vaisseau. On apporta des cochons pour les faire cuire, et je fus

agréablement détrompé; le jeune homme avait seulement essayé de me faire comprendre qu'on avait tué quelques-uns de mes compatriotes dans cet endroit, et qu'on allait y rôtir des pourceaux.

On me fit aller ensuite vers l'île de Foa. En chemin on s'arrêta dans une cabane où l'on m'ôta mon pantalon, malgré mes vives sollicitations pour qu'on me laissât ce vêtement, car je sentais déjà l'effet du soleil sur mon dos, et je craignais d'être entièrement exposé à son ardeur. On me fit ainsi marcher tout nu et sans souliers; la chaleur m'occasionait des ampoules. Partout où je passais, les naturels me tâtaient la peau pour la comparer à la leur; sa blancheur la leur faisait comparer à celle d'un cochon rôti, dont on a ratissé le poil; par malice ou par plaisanterie, on crachait sur moi; on me poussait; on me jetait de petits bâtons et des écales de coco : je reçus plusieurs blessures à la tête. Enfin une femme émue de pitié me donna un tablier fait de feuilles d'arbres. Mes conducteurs étant entrés dans une cabane pour boire de l'ava, me dirent de m'asseoir; pendant qu'ils se régalaient, un homme arriva; il avait l'air très-pressé : il dit quelques mots aux autres, et m'emmena. Un insulaire de Sandwich que je rencontrai, m'apprit que Feinou, roi de ces îles, m'avait envoyé chercher.

Dès que le roi m'aperçut, il me fit signe de

m'asseoir près de lui; ses femmes qui étaient à l'autre bout de l'appartement, poussèrent un cri de compassion en me voyant dans un si pitoyable état. Heureusement le prince avait conçu pour moi de l'attachement dès le premier moment qu'il m'avait vu sur le vaisseau; il me prenait pour le fils du capitaine ou au moins pour un jeune chef d'un rang distingué dans mon pays: il avait en conséquence ordonné de m'épargner à quelque prix que ce fût. Il frotta son nez sur mon front, ce qui est une salutation très-amicale. Bientôt voyant que j'étais très-malpropre et blessé, il dit à une des femmes de service auprès de lui de me conduire à un étang situé dans l'enclos de la maison. Je me levai aussi bien que je pus; la saleté de mes pieds ne s'en allant pas assez vite, la femme prit du sable, et se mit à m'en frotter: je lui donnai à entendre qu'elle me faisait mal; elle répliqua qu'on se nettoyait ainsi à Tonga. Revenu près du roi, il m'envoya dans une autre salle où l'on m'oignit le corps d'huile de bois de sandal, qui avait une odeur très-agréable, et diminua la douleur de mes blessures. On étendit une natte à terre: accablé de fatigue de corps et d'esprit, je m'y étendis, et je ne tardai pas à m'endormir profondément. Au milieu de la nuit je fus éveillé par une femme qui m'apportait du cochon et des ignames. Prévenu de l'idée que cette chair était

de la chair humaine, je la laissai de côté; mais je mangeai de bon cœur les ignames, car depuis la veille j'étais à jeun.

Je fus très-surpris le lendemain de voir que tout le monde avait la tête rasée: c'était une marque de deuil; on avait dans la matinée enterré un grand personnage.

Vers midi le roi me mena sur le vaisseau. J'éprouvai beaucoup de plaisir en y trouvant plusieurs hommes de l'équipage qu'on y avait envoyés pour le faire approcher de la côte. Dès qu'ils eurent compris les ordres du roi, ils coupèrent les câbles, et conduisirent le navire à travers une passe si remplie d'écueils et de bancs, qu'on ne l'aurait pas crue navigable à moins de l'essayer. Feinou informé par l'intermédiaire de Touai-Touai que si ses sujets, qui étaient au nombre de 400, ne s'asseyaient pas et ne se tenaient pas tranquilles, il serait impossible de manœuvrer le bâtiment, parce que les Anglais n'étaient que quatorze, donna ses ordres en conséquence. Aussitôt tout le monde s'assit, et il régna un silence aussi profond que si personne n'eût été à bord. Le navire amené à une demi-encablure du rivage, on l'échoua conformément aux ordres du roi.

Les trois jours suivans furent employés à amener les mâts, et à transporter à terre deux caronades, ainsi que huit barils de poudre: tout le

reste était trop endommagé pour pouvoir servir. Plusieurs naturels s'occupèrent pendant ce temps à retirer le fer de toutes les parties du vaisseau, et à ôter les cercles des barriques dans la calle; car ce métal était pour eux l'objet le plus précieux. Plusieurs de ces futailles qui contenaient de l'huile de baleine, crevèrent, et huit insulaires furent suffoqués: l'eau qui s'était répandue dans le fond du vaisseau fut couverte de deux pieds d'huile. Deux de ces Indiens qui étaient parvenus à s'en tirer, ne pouvaient revenir de la difficulté qu'ils avaient éprouvée à s'élever au-dessus de l'huile; trois autres furent grièvement blessés des éclats de bois, quand les barriques s'ouvrirent pendant qu'ils les frappaient pour en enlever les cercles.

Feinou voyant un insulaire du dernier rang qui, grimpé sur le grand mât, en enlevait le fer, fut choqué de ce qu'il prenait cette liberté. Il pria donc un naturel de Sandwich, qui s'amusait sur le pont à tirer des coups de fusil, de faire descendre cet homme; l'autre le visa, et le pauvre Indien tomba mort. Feinou rit de bon cœur de la promptitude du coup, parce que l'individu n'était qu'un cuisinier, et que par conséquent sa vie ou sa mort importait fort peu à l'état.

Le 9 on mit le feu au vaisseau, afin d'en retirer plus aisément le fer; mais les canons étaient chargés, et lorsqu'ils furent suffisamment échauf-

fés par l'incendie, ils partirent l'un après l'autre; ce qui causa une terrible épouvante parmi les insulaires. Dans ce moment je dormais dans une maison près du rivage; éveillé par le bruit, je vis une grande foule courir de mon côté: chacun croyait que l'île allait être abîmée. Je vins à bout de leur faire comprendre par signes qu'il n'y avait rien à craindre, et qu'ils pouvaient aller se coucher.

Le lendemain les insulaires accoururent au rivage: je les aidai avec quelques autres hommes de l'équipage à conduire cinq caronades à terre avec un câble que trois cents hommes tirèrent. Peu de jours après on en transporta de la même manière trois autres et deux canons: leur poids trop considérable empêcha d'en faire usage.

Pendant les huit jours qui suivirent, je restai presque toujours renfermé, d'après les conseils de Feinou, pour éviter la méchanceté du bas peuple, qui ne manquait pas une occasion de m'insulter. Le 16 décembre Feinou partant pour aller tuer des rats à Eoua, me prit avec lui. Les habitans de cette île célébrèrent l'arrivée du monarque par de grandes réjouissances.

Un jour un insulaire m'apporta ma montre qu'il avait trouvée dans mon coffre; tous étaient curieux de savoir ce que c'était: je la montai; je l'approchai de l'oreille de l'un d'eux, et la lui

rendis : alors chacun la voulut prendre , et l'appliqua contre son oreille. Etonnés du bruit, ils la tournaient de tous les côtés , et témoignaient leur admiration à haute voix ; ils la pinçaient et la frappaient comme s'attendant à l'entendre crier : ils se regardaient d'un air stupéfait , riaient aux éclats, et faisaient claquer leurs doigts, geste qu'ils accompagnaient d'une espèce de gonflement pour exprimer leur surprise. Il y en eut un qui m'apporta une pierre aiguë pour fendre la montre : je l'ouvris, et je leur montrai l'intérieur. Plusieurs essayèrent à la fois de la saisir ; celui qui s'en empara s'enfuit ; les autres coururent après lui. Une heure après ils revinrent avec la montre brisée en morceaux ; ils se les étaient partagés ; ils me les donnèrent en me priant par signes de les remettre ensemble : je leur fis entendre qu'ils l'avaient tuée , et que je ne pouvais pas lui rendre la vie. Celui qui la regardait comme sa propriété , poussa des cris de douleur , et accusa les autres d'avoir usé de violence : ceux-ci lui firent le même reproche. Tandis qu'ils se disputaient ainsi, survint un insulaire qui avait appris à bord d'un navire français l'usage d'une montre. Instruit de la cause de la querelle, il les traita d'imbéciles , et à l'aide de gestes et de signes qu'il traça sur le sable, il leur expliqua à quoi servait cet instrument. Leur étonnement

était au comble. Quant au démonstrateur, fier de sa science , il s'en pavanait et se qualifiait de *Papalanghi* (Européen).

Vers le 26 décembre je revins à Lefouga avec Feinou. Je menais une vie bien triste , et j'étais exposé à des dangers sans nombre, ou du moins à des insultes de la part du bas peuple. Touaï-Touaï qui ne m'aimait pas , cherchait à persuader au roi qu'il devait me faire périr , ainsi que tous les Anglais , de crainte qu'un navire abordant à l'île et apprenant de nous le sort des nôtres, n'en tirât vengeance. Par bonheur Feinou ne partagea pas cet avis : il regardait les blancs comme ayant un caractère trop humain et trop généreux pour user de représailles. Il avait probablement conçu cette opinion favorable des Européens , en observant qu'ils ne faisaient pas sauter le crâne de ceux qui sont sous leurs ordres pour les punir de la moindre faute.

J'avais recouvré quelques papiers et des livres , et Feinou me trouvait souvent occupé à lire ou à écrire ; un jour il me les demanda tous , et quand je les lui eus remis , il les fit brûler. M'étant informé du motif qui avait pu le porter à tenir une conduite si opposée aux marques de bonté qu'il m'avait constamment données , Touaï - Touaï m'apprit que le roi, de même que la plupart de ses sujets , regardait tous ces objets comme des